

A la Foire AKA, les coups de cœur du « Monde Afrique »

Le salon parisien dédié à l'art contemporain africain, annulé en 2020 à cause de la pandémie, revient avec une édition recentrée autour de trente-cinq exposants.

Par Roxana Azimi

Publié le 11 novembre 2021 à 19h00 - Mis à jour le 12 novembre 2021 à 10h43

• Lecture 6 min.

📌 **Pour ne rien manquer de l'actualité africaine, inscrivez-vous à la newsletter du *Monde Afrique* depuis ce lien.** Chaque samedi à 6 heures, retrouvez une semaine d'actualité et de débats traitée par la rédaction du *Monde Afrique*.

Annulée en 2020 pour cause de pandémie de coronavirus, la Foire AKA (pour « *Also Known As Africa* »), dédiée à l'art du continent africain et à sa diaspora, revient au Carreau du Temple, à Paris, avec une édition plus contractée de trente-quatre exposants sur le site et six en ligne. Si les marchands incontournables, comme les Parisiens Magnin-A et Anne de Villepoix ou le Bruxellois Didier Claes, sont au rendez-vous, seules six galeries africaines ont fait le voyage, contre une vingtaine en 2019.

Pour pallier les restrictions de circulation, une petite poignée d'exposants du continent ont opté pour une participation exclusivement en ligne. D'autres galeries, comme Loft, de Casablanca, lui ont préféré le salon Paris Photo, qui se tient simultanément au Grand Palais éphémère.

Lire aussi | [La foire d'art contemporain africain 1-54 s'étend à Paris](#)

Malgré les écueils, « relancer l'événement allait de soi, c'était une question de responsabilité », affirme sa fondatrice, Victoria Mann. Car il faut consolider un écosystème encore en construction. Mais aussi marquer le terrain face à la Foire londonienne 1-54, qui, profitant d'une trêve entre deux confinements, s'est tenue en janvier dans les locaux parisiens de Christie's. « *Je ne vais pas dire que j'ai sauté de joie*, reconnaît Victoria Mann. *Car si la concurrence est saine, le marché en France ne peut pas encore absorber autant de propositions.* »

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

C'est pourtant le pari de la Galerie Art-z, qui a fédéré une dizaine de structures au sein d'un salon alternatif *Afriques au Carré*, organisé rue Perrée, à quelques mètres du Carreau du Temple. Au programme notamment des œuvres de l'Algérienne Dalila Dalléas, nommée pour le Prix SAM, du

Malien King Massassy, remarqué aux Rencontres de Bamako, et du Sénégalais Solly Cissé. « *Le troisième arrondissement ne m'appartient pas*, observe Victoria Mann. *Si cela apporte une visibilité aux artistes qui ne sont pas à AKAA, tant mieux.* »

Voici une sélection des coups de cœur du *Monde Afrique* à la Foire AKAA.

Ataa Oko, galerie Magnin-A

L'œuvre est brève, étendue sur dix ans à peine. Mais sa force graphique est saisissante. Menuisier de profession, le Ghanéen Ataa Oko, décédé en 2012, a longtemps fabriqué des cercueils figuratifs, dans la tradition funéraire de l'ethnie des Ga, qui lui ont valu une petite notoriété dans son pays. C'est à l'âge de 83 ans, après sa rencontre, en 2002, avec l'ethnologue Regula Tschumi, que le vieil homme s'est mis à dessiner. Pour recomposer les cercueils qu'il avait réalisés. Mais surtout pour raconter ses rêves peuplés de créatures fantastiques.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

« *A mille lieues de l'attitude de l'artiste occidental qui se perçoit souvent comme un être d'exception, maîtrisant et dirigeant son œuvre, Ataa Oko se voit comme un simple vecteur, un être par lequel passent l'énergie et la volonté de Dieu et des esprits* », écrit Lucienne Peiry, grande prêtresse de l'Art brut, dans un épais ouvrage publié pour l'occasion aux éditions Clandestin. Certaines compositions sont simples, représentant un ou deux êtres chimériques, mi-humains, mi-animaux. D'autres sont plus élaborées, fruits moins d'un travail de mémoire que d'imagination.



Sans titre, Ataa Oko, 2008. GALERIE MAGNIN-A

Ymane Chabi Gara, galerie By Lara Sedbon

Lauréate du prix Sisley, repérée dans l'exposition de la bourse Révélation Emerige qui se tient jusqu'au 14 novembre à Paris, Ymane Chabi Gara le reconnaît, son rapport à l'Afrique est plus que distant. « *Je ne suis allée qu'une seule fois au Bénin, dont mes parents sont originaires, confie la jeune diplômée des Beaux-Arts de Paris. Cela me fait bizarre d'être raccrochée à quelque chose dont je ne suis pas familière.* »

D'autant plus bizarre que son imaginaire s'ancre plutôt au Japon, un pays qui la fascine depuis longtemps. Dans cette série de tableaux, commencée en 2019, Ymane Chabi Gara se met en scène dans des espaces confinés, en se glissant littéralement dans la peau des *hikikomori*. Ces jeunes Japonais qui refusent toute vie sociale, se claquemurent des mois, voire des années chez eux, avec leur ordinateur pour tout contact avec le monde extérieur. Des tableaux qui, depuis la pandémie, prennent un tour plus intime encore.



« Hikikomori 9 », acrylique sur contreplaqué (122 cm x 244 cm), Ymane Chabi Gara, 2021. GALERIE BY LARA SEDBON

Gosette Lubondo, galerie Angalia

Gosette Lubondo travaille à la fois sur l'espace et le temps. La jeune Congolaise, qui expose simultanément à AKAA et sur le stand Ruinar à Paris Photo, a pour habitude de faire de longs repérages avant d'attaquer une série. Elle doit sentir le génie du lieu, imaginer ses anciens usagers. « *Ce qui m'intéresse, c'est la trace que laissent les gens qui m'ont précédée dans un espace, mais aussi comment l'animer en lui donnant une seconde vie* », explique la jeune photographe.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

A ses débuts, en 2016, Gosette Lubondo découvre un wagon désaffecté dans la gare centrale de Kinshasa, la capitale congolaise. Elle en fait le théâtre de scènes d'abord interprétées par ses amis. Avant de s'inviter elle-même dans des compositions fantomatiques, jouant sur des effets de transparence.

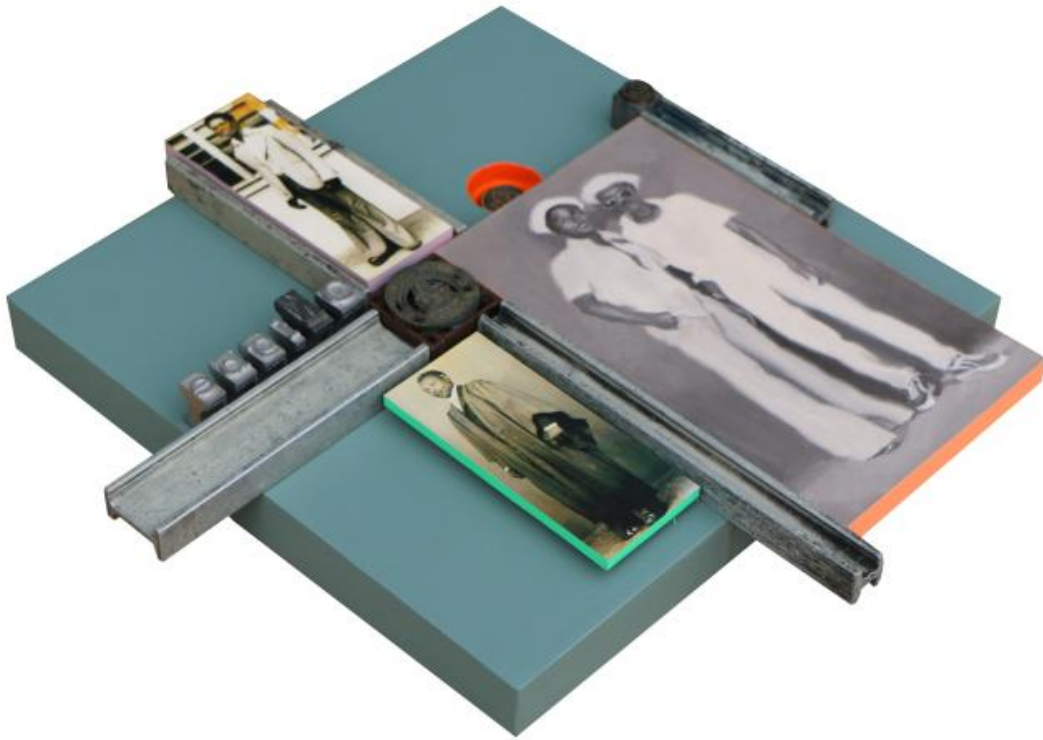


Photographie de Gosette Lubondo, Kinshasa 2021. GALERIE ANGALIA

Kelani Abass, 31 Projet

Passionné par la fabrique de l'image et du souvenir, le Nigérian né en 1979 a fait de l'archive son médium et du collage sa signature. Ses premières peintures avaient pour sujet la vieille machine à écrire que sa mère avait acquise au lancement de l'imprimerie familiale, à Lagos, mégapole du Nigeria. Dans les trois tableaux de petit format exposés à la Foire AKAA, Kelani Abass construit autour de barres métalliques provenant des machines de l'imprimerie paternelle des histoires à partir de

clichés anonymes, de peintures qu'il réalise lui-même d'après photo, de tampons et d'éléments typographiques recomposant des mots en yoruba. Manière de croiser médiums, temporalités et récits.



« Scrap of Evidence » (Okigbe), Kelani Abass, 2021. 31 PROJECT

Atsoupé, Anne de Villepoix

C'est un visage mélancolique, gorgé d'eau et de pleurs, qui nous fixe et semble nous questionner. Une tête toute suturée aussi, piquée de ruban rouge. « *Lorsque j'ai fini un dessin, dans un élan d'énerverment je le troue avant de le recoudre* », détaille Atsoupé, 35 ans. C'est dans sa biographie que la jeune diplômée des Beaux-Arts de Paris trouve la clé de ce processus de destruction-reconstruction. Enfant, elle a bourlingué avec ses parents togolais dans une demi-douzaine de pays d'Afrique, en particulier dans des zones ravagées par des conflits, au Burundi ou en Guinée. « *J'ai la douleur des paysages aimés de mon enfance qui n'existent plus* », poursuit-elle. De l'art comme une quête de paradis perdu.



« 33 trous », œuvre d'Atsopé, 2021. GALERIE ANNE DE VILLEPOIX

Delano Dunn, Montague Contemporary

Delano Dunn avait 13 ans en 1992, lors des émeutes à Los Angeles, déclenchées par l'acquittement des quatre policiers ayant tabassé un jeune Afro-Américain nommé Rodney King. Il se souvient des bagarres, des tirs de balle et des pillages. Et plus encore des méchantes réflexions subies après à l'école, parce que noir, parce que suspect. La blessure de cette stigmatisation hante aujourd'hui son travail, plébiscité en 2019 par le *New York Times*. Piégeant photos, gravures et cire à chaussure sous des couches de résine, ses derniers tableaux déconstruisent les caricatures dont les Noirs ont fait l'objet en Amérique.

En contrepoint à l'imagerie issue de la Case de l'Oncle Tom et de publicités dégradantes, Delano Dunn réactive un personnage de cow-boy noir issu de Golden Legacy, une bande dessinée des années 1960, mais aussi des figures marquantes telles que l'abolitionniste noir Frederik Douglass ou l'écrivain français Alexandre Dumas, petit-fils d'une esclave.



« Where People Are Rolling In The Snow », Delano Dunn, 2021. MONTAGUE CONTEMPORARY

Roxana Azimi

Services